

Jacob chez Etienne et les garçons de Plagne (*Djèco tchez Etie-nne a les bouebes de Pyain*)

Jacob chez Etienne avait *marié** une fille de Romont* (*avaet maryè éne baessatte de Rômont*). Comme elle avait reçu une maison et des terres de ses parents et que lui aussi avait une maison et des terres à Plagne, il s'arrangea pour tenir deux ménages (*a s'arrandgea por t'ni dous ménèdges*), un dans chaque village. C'était un homme entreprenant, bourré de certitudes. Tantôt il était à Romont, toujours en procès avec les Rominats* (*en procès avae les Rôminats*), tantôt à Plagne, où il demeurerait la plupart du temps (*la pupèrt du to*) pour pouvoir tirer ses droits* de commune (*por pyae tirie ses draets de commune*). Tout en tenant ses deux ménages, il s'avisa encore de vendre du vin dans sa maison, au bas du village de Plagne (*u fond du v'lèdge de Pyain*).

Il allait souvent, même durant la nuit (*même durant la neût*), d'un endroit à l'autre, ce qui fit que ceux de Romont, un peu pour se foutre (*se fotre*) de lui, disaient que quand il voulait aller à la foire de Soleure (*o la faere de Saleûre*) depuis Romont, il commençait, pour prendre de l'avance, par coucher à Plagne. Il faut vous dire que Plagne est à une heure* plus loin (*ét ad éne heure pus yaïn*) de Soleure que Romont, et que les Plagnards doivent passer par chez les Rominats quand ils se rendent dans la ville de l'évêque.

Jacob eut deux garçons et une troupe du diable de filles (*apeû éne rote du dyêbe de baessattes*). Je ne pourrais pas dire combien, mais ce que je sais (*mais ço qu'i sas*), ce qu'on m'a raconté, c'est que toutes les fois qu'une d'entre elles voulait se marier, mon Jacob avait sérieusement à faire avec les garçons des deux villages par rapport à la *barre** (*la bërre*).

Ces filles étaient venues au monde à Romont et y avaient été élevées. Les garçons de ce village prétendaient que c'étaient à eux que revenait la *barre*; les garçons de Plagne, de leur côté, disaient que ces filles étaient bourgeoises de leur lieu (*étaïnt bordgeaeses de youer yue*), qu'elles y venaient souvent demeurer, qu'elles servaient à boire dans le cabaret de leur père (*qu'as sarvéchaint à baere dans l'cabarét de youer père*), qu'enfin, ils ne les laisseraient pas se marier sans avoir une *barre*.

Cela donna lieu à toutes sortes d'embrouilles. Les garçons des deux villages étaient toujours en guerre (*Les bouebes des dous v'lèdges étaïnt adé en guèrre*), turlupinaient Jacob qui aurait été finalement tenté d'envoyer ses filles et leurs galants à tous les diables.

La première fois que les garçons de Plagne demandèrent une *barre*, il refusa tout net de leur donner quelque chose (*a r'fusa tot nèt d'i bayie ôque*). Alors, on lui fit un charivari (*tcharivari*) dans toutes les règles, qui dura des mois et des mois (*que dura des maes a des maes*), mais il s'obstina dans son refus. Les garçons décidèrent donc qu'il fallait aller plus loin (*qu'a fayaet allê pus yaïn*), puisque le charivari n'amenait rien.

N'osant rien entreprendre dans le village, ils dirent qu'ils voulaient aller démolir la loge des *Biolères** à Jacob (*qu'as vyaint allê d'rotchi la lodge des Byolères o Djèco*). Sitôt dit, sitôt fait. Ils se rendirent tous aux *Biolères*. Ce fut la première unanimité qu'on vit à Plagne (*Ç'fôt la peurmiere unanimité qu'o vôt à Pyaïn*). Il fallut que chacun participât, que chaque garçon empoignât au moins un morceau (*opogni au mains éne brique*). Ainsi, la loge à Jacob fut complètement disloquée, bardeaux et bois dispersés sur toute la largeur du plan.

Comme on en était aux fenaisons, le vieux* maire alla le lendemain faucher aux *Biolères* (*sayie és Byolères*); tout d'abord, il ne s'aperçut de rien, mais quand le jour vint, en meulant sa faux (*o molant sa faux*), il eut un choc: la loge à Jacob chez Etienne n'avait plus de toit! Un peu plus tard, il remarqua que le plan du pré était jonché de débris; il se tourna alors vers les garçons qui fauchaient dans les parages. A leur mine, il vit tout de suite ce qu'il en était (*O youer mine, a vôt tot tchaud ço qu'o-n étaet.*)

Lui, qui était un homme qu'on craignait, qui était connu pour sa sévérité, n'eut aucune réaction, ne gronda même pas, tellement il était estomaqué. Il se contenta de dire au plus âgé: « Ecoute, Théophile, je suis sûr que tu as été ici cette nuit (*Acoute, Thyophile, i sés chur qu't'és oyu ci çte neût*), ce que vous avez fait pourrait tous vous mener à la maison de force (*chalvère*).

Allons au village, il n'y a rien d'autre à faire, tâchons de voir Jacob avant qu'il ne soit trop tard (*d'vant qu'a n'saet trop tèrd*). »

Au village, on alla trouver Jacob dans son cabaret. Il ignorait encore tout. On fit venir les pères des garçons qui avaient fait le vilain travail des *Biolères* (*la peute bésogne des Byolères*), entre autres, Abram chez Joseph qui était charpentier (*tchapyou*). On vida presque la cave à Jacob (*O vuda quèsi le çallé o Djèco*). On prit l'affaire du bon côté et on s'engagea à refaire la loge tout à neuf (*tot à neût*). Ce qu'Abram chez Joseph, qui avait des garçons dans l'affaire, demanda pour la rebâtir, personne ne l'a jamais dit (*nyain n'l'a djamais daet*).



...il eut un choc : la loge chez Etienne n'avait plus de toit !

Une fois qu'une autre des filles à Jacob chez Etienne voulait se marier, les garçons de Plagne réclamèrent à nouveau la *barre*. Il semblait que tout le monde était devenu un peu plus sage (*A sobyaet que tot l'monde étaet v'ni aïn pae pu sèdge*) depuis l'affaire des *Biolères*. Jacob fut de suite d'accord de leur donner vingt pots de vin (*vante pots de vâin*), à la condition qu'ils soient bus chez lui.

Ma foi, le soir où ces flacons furent vidés, tout n'alla pas comme on l'avait espéré. Vers les *dix*, Jacob annonça qu'il avait versé tout ce qui avait été convenu, mais les garçons ne l'entendirent pas de cette oreille. Ils voulaient encore boire (*as vyaïnt encore baere*), prétendant qu'ils n'avaient pas eu toute la quantité qu'on leur avait promise. D'un côté comme de l'autre on s'échauffa (*D'éne rive comme de l'autre o s'étchauda*), et comme Jacob ne voulait pas céder, les garçons se mirent à tout casser dans la chambre

(à tot rontre dans le pâye), puis un ou deux montèrent sur le toit pour scier le mai* (*le mae*) qui servait d'enseigne au cabaret.

Je me rappelle avoir entendu Abram-Louis chez Villos (*Abran-Louis tchez Vyae*), qui était alors un petit garçon, raconter que le matin où le mai avait été abattu, Jacob tempêtait pendant que les garçons lui criaient toutes sortes de noms, et que Charles-Henri chez Abram chez Jean le houspillait: « Voyez, si vous n'étiez pas mon oncle, je vous 'édouverais'* (*i vos édouv'rais*). » Abram-Louis se disait en lui-même: « C'est pourtant dommage que ce soit son oncle, j'aimerais bien voir comment il l'édouverait' ». »

Plus tard, quand ses filles furent toutes mariées, Jacob chez Etienne put vivre en paix aussi bien avec ceux de Plagne qu'avec ceux de Romont (*Pus tèrd, quand ses baessattes furaint tutes mariées, Djèco tchez Etie-nne pya vivre en paix ach'baïn avae çaes de Pyaïn qu'avae çaes de Rômонт*).



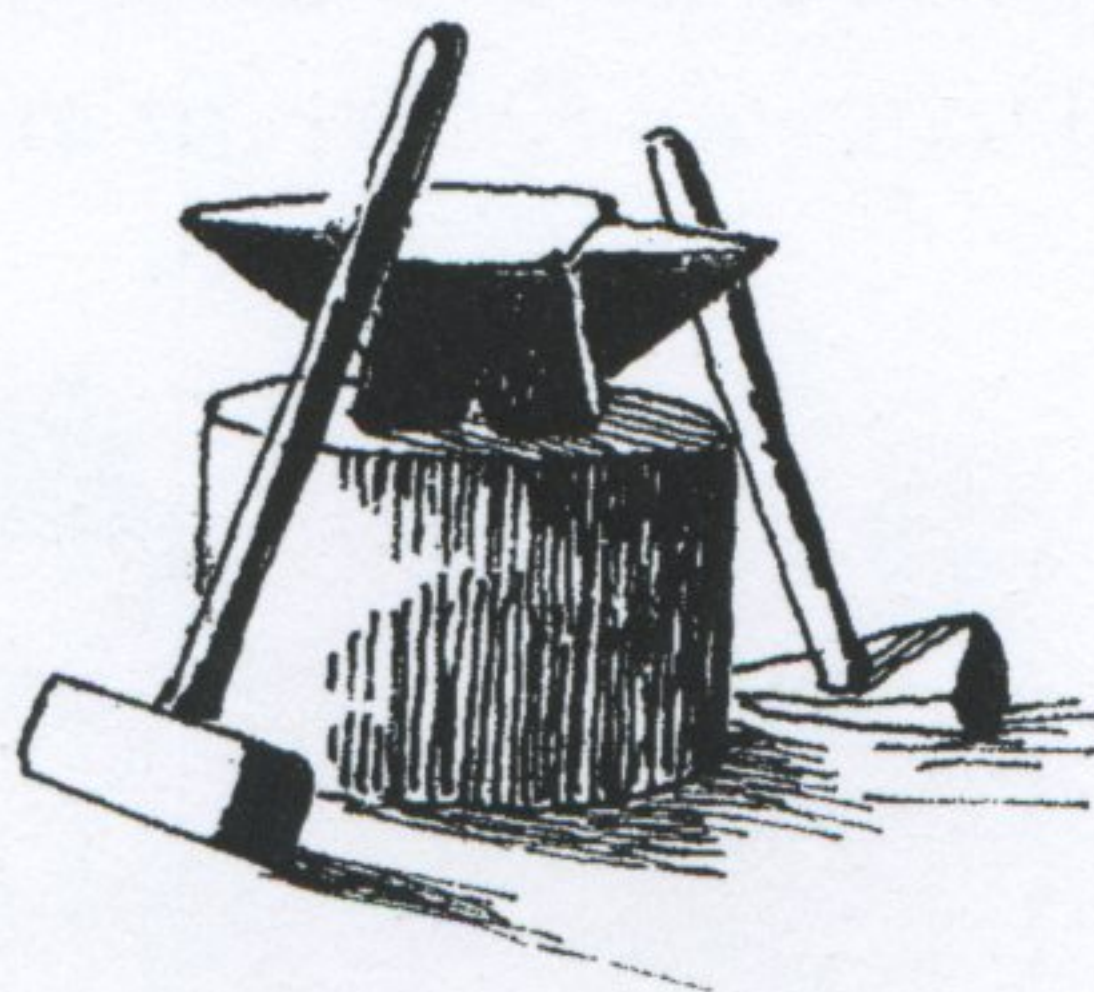
Le tronc de la forge au gros Charles (*Le tronc d'la forðge u grôs Charles*)

Le gros Charles de Vauffelin* était cloutier* (*Le grôs Charles de Vauff'lain étaet quyoutrie*). Vous savez que, dans leurs forges, les hommes qui pratiquent ce métier ont une enclume (*éne oquyéne*) qui est plantée dans une grande bille de bois qu'ils disent* le tronc (*dans éne grôsse béye de bôs qu'as yi diejot le tronc*). Alors (*Adon*) le gros Charles avait taillé un nouveau tronc en bois de chêne (*o bôs de tchène*) qui était très pesant (*mante paesant*). Un jour, des jeunes garçons sortis du cabaret s'amusaient à éprouver leurs forces en soulevant ce tronc (*s'amusaïnt à épeurvê youeres forces o sorlevant çu tronc*). C'est à peine si on voyait que l'un ou l'autre pouvait le bouger, sauf Henri de Romont qui parvenait, avec beaucoup de

mal (*avae mante du mô*), à le lever d'un ou deux pouces* (*d'éne é dous pouces*). Pendant ce temps, le garçon chez Noé fendait du bois devant chez eux, au-dessus de la forge. Il entendit les grandes exclamations qu'ils faisaient tous sur la force du Rominat. Celui-ci se vantait, disait que personne dans les trois villages n'en pourrait faire autant que lui (*Çtu-ci se gabaet, diejaet que nyain dans les traes v'lèdges n'o pourraet o faire atant que yu*).

Le garçon chez Noé, sans rien dire, entra dans la forge, embrassa le tronc (*obrassa le tronc*), le souleva de terre et alla le porter sur le cul* du bassin de la fontaine (*chu le cul d'l'audge du beurné*), après quoi, il dit à Henri :

« Cette fois, reporte-le. Moi, je veux aller finir de fendre mon bois (*Çte vae, reporte-le. Mo, i v'allê assui de fodre mon bôs*). »



La loge des Lagas* (*La lodge des Lagas*)

Un automne qu'il pleuvait toujours, qu'il faisait un froid de loup (*Ain d'rie-to qu'a pyeuvaet adé, qu'a fasaet ain fraed d'loup*), les femmes du Coin Dessus ne pouvaient pas aller macquer* (*braquê*) aux Breuguets*. Elles décidèrent de le faire dans la loge des Lagas au vieux Joseph chez Ansérion. Ce vieux Joseph vivait tout seul, faisait son *tripot** lui-même, était bien drôle et presque toujours de mauvaise humeur (*apeû quèsi adé môgrâcyou*), ce qui fait qu'on alla macquer dans sa loge sans rien dire (*çoli fait qu'o-l-alla braquê dans sa lodge sans i ro dire*), de peur qu'il ne le permît pas ou bien qu'il ne grondât trop fort.

Un soir que les femmes avaient fait un trop grand feu pour sécher leur travail (*Ain sér qu'les fonnes avaint fait ain trop grôs fue por satchi youer œuvre*), ne voilà-t-il pas que toute la filasse s'embrasa et que les flammes atteignirent tout de suite les bardeaux du toit qui brûlèrent comme des allumettes (*que breûliraînt comme des chvobéles*).

Le lin, le chanvre et une ou deux macques furent fricassés (*Le yain, le tch-nave apeû éne é doues braques furaint feurcassies*). Les femmes se lamentaient, la perte était grande, mais ce qui les tourmentait le plus (*ço qu'les tourmentaet le pus*), c'était d'aller annoncer à Joseph que sa loge était incendiée (*qu'sa lodge étaet aïncendyèe*). Comment voulait-il prendre l'affaire ? Elles avaient peur que ce ne fût du mauvais côté. Alors s'il portait plainte, cela pourrait avoir de bien mauvaises suites (*des mante mauvaijes cheûtes*).

A force de discuter pendant la soirée, le petit Jacob se décida à aller trouver le vieux Joseph. « Tout de même, il ne veut pas me manger sans boire (*Tot paré, a n'veût pè me m'dgie sans baere*), dit-il, et puis il vaut mieux le lui dire ce soir que d'attendre à demain. Il pourrait de bon matin aller jusqu'aux *Lagas* et voir sa loge brûlée, ou bien l'apprendre par des gens (*des dgeos*) qui ne feraient que l'échauffer (*l'étchaudê*), qu'il n'y aurait plus moyen après de lui faire entendre raison. »

Il alla donc, trouva Joseph sur son fourneau (*chu son fornât*), la pipe à la bouche, ses besicles sur le nez (*ses éberliques chu l'nèz*), qui lisait dans sa grande bible (*dans sa grôsse bibye*).

– Bonsoir (*Bon vépre*), oncle Joseph, lui fit-il, vous ne savez pas (*vos n'sètes pè*) ?

– De quoi (*De qué*) ? répliqua rudement Joseph, je ne sais pas lire (*i n'sas pè racordê*) ?

– Mais si, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire (*Mais chyé, ç'n'êt pè çoli qu' y'è vynu dire*).

– Eh bien ! c'est bon, laisse-moi finir mon chapitre, tu me diras après ce que je ne sais pas (*te m'dirés après ço qu'i n'sas pè*).

Au bout d'un moment, il releva la tête, ôta ses besicles, et se tournant contre le petit Jacob (*U bout d'éne boussèe, a r'leva la tête, réva ses éberliques apeû s'virant contre le p'tit Djèco*) : « Cette fois parle (*Çte vae djôse*) ! » dit-il.

Alors Jacob, avec d'infinies précautions, lui raconta ce qui était arrivé, cherchant à excuser les macqueuses (*qu'rant à éxcusê les braquouses*) qui avaient grand regret, qui avaient fait bien attention, qui ne pouvaient mais de rien (*qu'ne pyaint mais de ro*), mais qu'enfin, le malheur avait voulu que sa loge des *Lagas* ait brûlé.

Pendant tout le temps qu'il parla, le vieux Joseph ne bougea rien (*le véye Djosaph ne boudgea ro*) ; sur son visage (*vésèdge*) on ne pouvait pas



Alors Jacob, avec d'infinies précautions, lui raconta ce qui était arrivé...

même voir s'il comprenait, ce qui fait que Jacob était dans un grand souci de ce qu'il *voulait* arriver (*dans éne grôsse queûso de ço qu'vyaet arrivê*).

Mais Joseph se leva tranquillement, descendit bas de son fourneau, ferma tout doucement sa bible en disant : « Eh bien ! que ceux qui l'ont brûlée la réparent ; bonsoir, il est temps d'aller coucher (*Eh baïn ! qu'çaes qu' l'ant breûlêe la radobaïnt ; bonsér, al ét to d'allê coutchie*). »

Qui fut bien attrapé ? C'est tous ceux qui étaient allés devant les fenêtres à Joseph pour écouter comment il voulait tempêter (*Quo fôt baïn attrapé ? C'êt tus çaes qu'étaïnt allès d'avant les f'nétres o Djosaph por acoutê comme a vyaet tempêtê*).

La cuisine à Julien (*L'ôtô o Julyaïn*)

Quand Julien chez Théophile bâtissait (*bètechaet*), il discutait un jour avec son charpentier (*avae son tchapyou*) comment ils voulaient faire la cuisine.

– Il faut faire une chambre borgne au coin *vent-minuit** (*A faut faire éne tchambre-borgne u quèrre ôre-maïn-neût*), disait Julien.

– Mais ainsi, la cuisine va devenir trop petite, répondit le charpentier.

– Bah ! fit Julien, pour une femme, elle sera toujours assez grande et pour deux, dès que tu la ferais aller jusqu’aux *Grands Biaux**, elle serait encore trop petite (*dés qu’t’le ferais allê djeûqu’és Grands-Byaes, a saraet encore trop p’tit**).

Le cric à Elie (*Le laïnga o Elie*)

Les garçons chez Pierre chez Théodore de Plagne voituraient des bois sur *la Joux** de Romont (*tcharrayaint des bôs chu la Djoux de Rômонт*) et je ne sais comment ils firent, mais ils cassèrent leur cric (*mais as rontiraïnt youer laïnga*). Comme ils ne pouvaient plus charger leurs billes, ils envoyèrent l’un d’entre eux au village, le petit Jules, pour emprunter (*por épeurtê*) un nouveau cric. Or, il n’y en avait qu’un seul à Romont ; il appartenait (*al appart’gnaet*) à Elie chez Pierat, celui qu’on lui disait l’Empereur (*çu qu’o yi diejaet l’Emp’reur*), parce qu’il avait une forte voix (*éne forte vouè*) et qu’il parlait toujours comme s’il commandait une troupe de soldats (*comme s’a c’mandaet od éne rote de soldats*).

Jules, qui était un tout jeune garçon, appréhendait donc un peu d’aller emprunter le cric à l’Empereur. Cependant il prit son courage à deux mains et alla trouver Elie qui était sous son devant-huis*, le salua et lui dit :

– Dites *voir*, on m’a dit que vous aviez un cric, voudriez-vous avoir la bonté de me le prêter pour un moment (*Dites-vae, o m’ont daet qu’vos aviz aïn laïnga, voudriz-vos avae la bontè de m’le prêtê por éne boussèe*).

– On t’a dit la vérité, j’ai un cric, mais quand je l’ai acheté, je comptais que c’étais pour moi que je l’achetais et pas pour le prêter. Si je te le prête, qu’en veux-tu faire (*S’i t’le prêtê, qu’o veûx-te faire*) ?

Jules lui raconta ce que ses frères et lui faisaient et ce qu’il leur était arrivé. Alors Elie lui fit :

– Ah ! c’est vous qui voiturez les bois de sur *la Joux* ; c’est pour les charger que tu voudrais mon cric (*Ha ! c’ét vos que tcharrayies les bôs de chu la Djoux ; c’ét por les tchardgie qu’tè voudrais mon laïnga*), hem ! hem ! Pour commencer, qui es-tu (*Por ac’mocie, quo és-te*) ?

– Je suis le fils à Pierre chez Théodore.

– Tu es donc de Plagne; puisque tu es de Plagne (*pisque t'és de Pyain*), je crois que je ne saurais te prêter mon cric, je ne l'ai pas encore prêté à ceux de l'endroit, et puis quand je l'ai *procuré*, je *me* pensais que c'était pour moi, et pas pour les autres gens (*apeû quand i l'è procurie, i me musève que c'ére por mo apeû pè por les autres dgeos*). Pierre chez Théodore était donc ton père, il y a déjà quelques années qu'il est mort, il avait *marié* une des filles à Abram chez Joseph, hem! hem! laquelle?

– Ma mère s'appelle Marianne.

– Marianne, hem! hem! écoute puisque tu es le fils à Pierre chez Théodore et à la fille à Abram chez Joseph, je veux te le prêter, mon cric (*acoute, pisque t'és le bouebe o Pie-rre tchez Tyodore apeû o la baessatte o Abram tchez Djosaph, i v't'le prêtê, mon laïnga*), mais quand même, je comptais, lorsque je l'ai acheté, que c'était pour moi; tiens! le voici, mais n'oublie pas de me le rapporter (*mais ne rébue pè de m'le rapportê*). Eh bien! où es-tu?

Le pauvre Jules avait perdu patience (*parju pètience*), tous ces compliments l'avaient embêté, et puis peut-être la grosse voix d'empereur à Elie lui avait-elle fait un peu peur (*aïn pae a payu*), suffit qu'il était reparti *contre la Joux* sans cric.

« Pauvre petit diable, fit Elie en lui-même, le voilà qui fout son camp (*qu'fot son camp*) sans mon cric, et moi, je ne suis qu'une vieille bête (*apeû mo, i n'sés qu'éne véye bête*); plutôt que d'y tout de suite donner, est-ce que je ne lui ai pas dit un tas de bêtises (*aïn moncé de bêtises*). »

Alors il prit son cric sur son épaule et le porta lui-même sur *la Joux* (*Adon a prôt son laïnga chu s'n épaule apeû le porta yu-méme chu la Djoux*).





Alors il prit son cric sur l'épaule...